

XYZ. La revue de la nouvelle

Au restaurant

Denise Desautels



Numéro 18, mai-été 1989

La vérité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3387ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desautels, D. (1989). Au restaurant. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (18), 4-7.

Au restaurant

Denise Desautels

Elle dit et ne dit pas la vérité.

Leslie Kaplan

Il est là devant moi, si lointain, le corps calé au fond de sa chaise, le corps protégé, muet. Il me regarde

surtout n'approche pas trop, ne me touche pas, un peu de distance pour le regard et la survie, la précision des battements du corps inquiet, un peu d'espace pour le souffle et la voix; voilà, la vie, l'amour s'épuisent en moi, voilà, c'est plus sage et plus simple ainsi, voilà, ton exotisme me rassure

Puis un jour dans la rue

quel beau hasard! bonjour, comment vas-tu? de mieux en mieux

Dans le restaurant désert, sa voix se fausse, un ton trop haut ou trop bas

revoyons-nous autrement, mais revoyons-nous

en rupture avec ce qu'il dit ou dissimule. Je préférerais qu'il se taise

il y a dans ta bouche — je ne parle pas des dents ni de la langue — quelque chose qui effrite les mots, tout y est petit et clos, inavouable, sauf l'excuse, le mobile incontournable qui attendrit et attache, tu le sais, le regard tourné vers la mère, l'appelant, la main dans le noir cherchant, fouillant le corps de la mère, l'enfance et l'abandon; et voilà, tout est permis, tout, le tumulte, la fureur et le retrait, l'innocence même; l'enfant peut frapper et s'enfuir, et il frappe

Nous buvons du café ou une eau minérale — il ne supporte pas le vin — et nous échangeons des propos intimes, désordonnés, qui embrouillent le décor. J'accumule les phrases simples, directes mais inutiles, et les mots sans retenue, sans conséquence, car je sais, oui, je

sais, qu'il les oubliera. Je parle dans la fumée de ma cinquième ou sixième cigarette. Lui, il ne fume pas. Il y a dans ma voix quelque chose d'un peu exalté qui surprend

si je voulais vraiment t'effrayer, je me servais d'elle et de ses excès, je déformerais les sons, les projeterais très fort, très loin dans le restaurant désert, tu dirais: arrête, c'est extravagant, arrête cette voix insensée — pour toi seul: cette voix de femme — et son écho multiple nous reviendrait, t'écouterait, ce serait vrai et faux à la fois, efficace et, en même temps, d'une terrible futilité

il y a des voyages dont on ne revient jamais, elle comprendra

Il me reconnaît cela, l'intelligence, la sensibilité

elle comprendra

Oui, je finirai par décoder les silences — peut-être n'est-il jamais revenu? —, les intentions, les pièges tendus, la proie et les indices du corps éperdu, de la main aux aguets, tourmentée, hésitant entre la tasse ou le vide d'un restaurant désert; oui, je donnerai du poids aux mots trop volatiles. Il pourrait dire: ne pars pas, et ce serait vrai, d'une vérité instable, momentanée. Il pourrait faire preuve d'une franchise troublante, déposer sur la table des faits et des gestes déchirants, parler ventre ouvert, et, en même temps, tout serait faux, une imposture

tu te dissimules sous une sincérité inopportune pendant que nous sommes là, et que l'événement s'achève; tu es un homme étrange, je suis en péril

Avant, son regard était presque insoutenable, et ses mots, fluides, comme s'il ne se méfiait pas d'eux, comme si c'était normal qu'ils s'aventurent sur ses lèvres et plongent dans le vide, qu'ils l'éclaboussent, mots éclatés dont les sens se déploient, mots discrets pourtant qui se déposent sur les faits sans marquer

tu les regardais, ondes lumineuses sans vérité ni mensonge; nous étions dans la fiction, je ne le savais pas, et toi?

Aujourd'hui, nos langues ne coïncident plus. À chaque fois que j'ouvre la bouche, son corps sursaute

excuse-moi, je n'ai pas le sens du sacré, et parce que je me méfie de l'ombre et des lieux clos, parce que je me rappelle la fausseté de certains chants, je ne réprimerai rien: l'envie irrésistible d'entendre ma voix dans le vide, écoute-la, elle monte, et ses sons dissonants occupent tout l'espace; je joue, je deviens ironique: j'imagine que, si tu avais vu le dernier Bellocchio, tu ne serais déjà plus là

Pourtant je me tais pendant que sa main, cherchant un appui, s'agrippe au verre ou à la tasse, à quelque chose de petit et de sûr qui lui permet de camoufler sa peur, une peur obscène qu'on n'avoue pas facilement

L'histoire s'achève, je le sais

tu devrais t'arrêter; tu racontes encore, tu dis: l'histoire se poursuit, et je l'écoute, attendant la fin; tu dis: il n'y en a pas, et je comprends, je comprends que tu gagnes du temps: te ressaisir, être sûr que tu ne te trompes pas et surtout, surtout, que cela n'ait pas l'air d'un abandon; je ne dors pas, je fais semblant: comme toi, je triche, comme toi, je n'aime pas les deuils, on ne nous a pas appris, c'est tout; si je suis émue — est-ce que tu en douterais? —, ce ne sera pas par l'histoire, mais par l'oubli que j'aurai perçu dans ta voix; je ne suis plus là, ce n'est pas moi que tu berces

Du silence. Ce que je tais — le soupçonne-t-il? — ne concerne que moi. Une fable. Un leurre. *L'héroïne* ment un peu. Elle se donne le beau rôle. Elle se protège

un sursis avant le souvenir, est-ce que tu comprends?

Nous pourrions reprendre un café ou une eau minérale

non, ce ne sera pas nécessaire

Cependant, nous restons là, face à face, détournant le regard à tour de rôle, le posant sur les tables vides

je ne reviendrai jamais ici

Je le regarde comme quelqu'un que l'on ne reverra plus, m'attardant sur les lèvres qu'il pince avec ses dents, ce qu'il fait quand il se sait regardé. Puis il dit: je n'ai jamais aimé. À ce moment précis, sa voix est juste et claire, et sa main déposée sur la table ne cherche pas d'appui. Une vérité toute simple

tu dirais: je ne sais pas, et cela serait vrai, cela pourrait me donner des ailes, cela pourrait nous confondre; je dirais: oui, oui, revoyons-nous, alors que tu ne voulais qu'avouer — l'aveu est si attachant — et t'enfuir

Je le regarde hésiter, puis se lever. Je l'imagine en train de choisir ses mots, des mots sans aucune faille, les soupesant, pressentant qu'il n'arrivera pas à trouver le ton juste

revoyons-nous autrement

appris par cœur, un leitmotiv qui s'effacera dès que nous aurons refermé derrière nous la porte du restaurant désert. Je le regarde, soudainement tout près, il me touche, il prend appui sur moi, puis se penche — trop grand pour moi — et m'embrasse sur la joue

téléphone-moi, oui, téléphone-moi

inutilement.

Professeure et écrivaine, Denise Desautels a publié une douzaine d'ouvrages poétiques depuis 1975, parmi lesquels *Écritures/ratures* et *Un livre de Kafka à la main* aux éditions du Noroît, *la Répétition* aux éditions de la nbj et *le Signe discret* aux éditions Pierre-Alain Pingoud de Lausanne. Elle est aussi l'auteure de quatre dramatiques radiophoniques dont l'une, *Voix*, a été primée par les radios publiques de langue française.

Il fait chaud, il fait froid
et puis après...

— Mais que fait-il donc?

Il a laissé entendre qu'il ne faisait rien,
attendant le moment propice pour parler
lorsque vient la noirceur;
unique moment de paroles.

Au vrai, dans ce silence oppressant
il se tient éloigné de la vérité
— ce n'est que théorie;
mais en vérité, tout allongé,
il ressent la blancheur éprouvante des jours
— cela n'est que trop vrai.

Jacques Samson